

Christine Cormier
Patiente et obstinée

Hélène Gaudreau

Numéro 53, septembre–octobre–novembre 1993

Romans de l'identité : la nouvelle génération

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21500ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaudreau, H. (1993). Christine Cormier : patiente et obstinée. *Nuit blanche*, (53), 58–61.

CHRISTINE CORMIER PATIENTE ET OBSTINÉE

Amor amor, premier roman de Christine Cormier, publié chez Guernica, a été chaleureusement accueilli par la critique. Il s'agit d'un texte d'une extrême simplicité, de cette forme de dépouillement qui demande énormément de travail : chaque détail tombe juste et le moindre mot est minutieusement pesé. J'ai voulu savoir combien de temps elle avait mis à l'écrire, comment elle travaillait, quels étaient ses projets. J'ai appris que Christine Cormier écrit par nécessité.

Amor amor est profondément enraciné dans un lieu, la Côte-Nord, que Christine, qui a vécu au pays de Gilles Vigneault, a déjà comparée à une «véritable page blanche». Quand je lui demande de commenter cette belle image, elle me rappelle à juste titre que le romantisme est né dans les pays de grisaille : «C'est très plat, la plage à perte de vue, la mer, la forêt derrière n'a que de très petits arbres. Ce sont des couleurs sans éclat qui portent à la rêverie. Mais aussi il n'y a rien ou presque d'écrit sur la Côte-Nord, il n'y a pas non plus de civilisation, pas de musée, c'est le vide culturel. Les petits villages ont tous plus ou moins cent cinquante ans».

L'isolement de ces petits villages entraîne des problèmes sociaux dont l'écrivaine ne voulait absolument pas faire le centre de son roman, mais qui apparaissent en toile de fond, notamment par le biais d'un sondage auquel se prête Solange, son héroïne. Le tout est présenté sans ajouter aux clichés ni nouer sur les émotions : «Quand on vient de la Côte-Nord, on ne peut pas avoir un regard folklorique sur la Côte-Nord, c'est impensable. Le sondage représente la lucidité de Solange face aux problèmes qui se posent, mais aussi le sentiment d'impuissance. C'est une façon de donner quelques indices sur les conditions sociales, mais aussi de montrer, ce qui est caractéristique de la Côte-Nord, une forme d'anarchie qui résiste aux sondages, qui ne veut pas être catégorisée».

«En prison dans l'espace à perte de vue. Prise sur une ligne d'où je ne pouvais m'échapper.

«— Les grands espaces, la liberté...»

«Sur la Côte-Nord, ce cliché devenait tout à fait incompréhensible. Je le répétais cinq minutes, couchée sur la plage devant la mer et je n'ac-
crochais rien, je ne tirais rien de cette vieillerie. Vraiment!

«— Les grands espaces, la liberté...» (p. 64.)

Solange revient passer les vacances d'été à Havre Saint-Pierre après une première année à Montréal au Cégep. Elle retrouve un frère, son aîné de huit ans, qu'elle avait idéalisé, qui l'avait fascinée et sur lequel elle porte maintenant un regard plus lucide. Gratien vit de son côté la fin d'une n^e histoire amoureuse dont il impose, soir après soir, sur fond de chansons de Leonard Cohen, le spectacle à sa jeune sœur. La double sonorité de *Amor amor* — à mort amour — rend donc bien compte du propos du roman, en même temps qu'il traduit le regard ironique que porte Solange sur les amours de son frère.

Gratien n'est-il pas un modèle négatif? «Oui, il n'arrive pas à créer. Pendant très longtemps, elle a cru qu'il allait écrire, qu'ils allaient vivre ensemble l'aventure de l'écriture. Mais pour pouvoir écrire elle-même, elle doit se rendre compte que lui n'écrira pas. Les chansons de Leonard Cohen font un contrepoint à la mélancolie de Solange, mais elles représentent surtout la voix de Gratien qui n'arrive pas à écrire; quand il ne peut pas parler, il met un disque de Leonard Cohen. Je pense que c'est comme ça que Solange le voit.»

«Toutes ces nuits chez Gratien s'étirent maintenant en une seule...» (p. 31.)

«Gratien rangeait enfin sa guitare. Il s'asseyait sur le tapis, adossé au sofa. Il me disait de mettre un disque puisque j'étais près de la table tournante. Je demandais à Murielle de choisir. Elle s'était étendue sur le sofa, elle regardait le plafond d'un œil endormi. Elle nommait un album. Le pire de tous les disques que possédait Gratien.» (p. 38.)

Grâce à une utilisation originale de l'imparfait, qui accuse une distance entre l'héroïne et les événements racontés, toutes les soirées chez Gratien se confondent en une seule; chaque nuit perd ainsi de sa spé-

photo: Anne-Marie Guérineau

Christine Cormier



cificité. «Je voulais donner l'effet du *slow motion* au cinéma; j'ai essayé au présent, mais l'effet n'était pas juste, ça ne rendait pas le côté onirique, un peu poétique aussi.»

Je me rends compte que certaines de mes questions déconcertent la jeune romancière, qu'elle n'a pas une façon formelle de considérer son écriture. J'avais par exemple, fait un lien entre les romans que Gratien commence à écrire et abandonne au bout de vingt pages et les femmes qu'il quitte après trois ou quatre années. «Peut-être, oui, dans le fond, y a-t-il un lien, c'est une forme, oui, d'impuissance, commence-t-elle par dire. Mais... Non... C'est-à-dire que pour moi les personnages s'imposent d'une certaine façon et je ne vais pas vérifier que tout se répond. Si après deux ou trois corrections j'ai toujours envie que mon personnage fasse telle ou telle chose, c'est dans la logique de mon écriture, pas dans un plan prédéfini.»

Résister aux modes

En parlant de son écriture, Christine s'anime: «Pour terminer *Amor amor*, j'ai fait des journées de quatorze, seize heures d'écriture, dit-elle avec un large sourire; maintenant j'essaie de me limiter à trois ou quatre heures par jour, mais je sais que je vais retomber dans le même *travers* pour terminer mon prochain roman, c'est-à-dire ne vivre que pour écrire pendant deux ou trois mois... La voix que je veux entendre, que je veux donner, est très ténue, je ne sais pas si je pourrais y arriver dans une journée ordinaire. C'est que je veux être sûre d'atteindre la bonne intensité. Je résiste à beaucoup de choses, par exemple à l'éclatement qui est tellement à la mode en ce moment, pour que mon texte ait une certaine rigueur».

À cet égard, Christine évoque même la Côte-Nord avec une certaine nostalgie: «Quand on vit dans un endroit où la culture ne se voit pas revêtue d'une fonction sociale, on n'en reçoit que les échos les plus purs, les plus certains, ceux qui nourrissent... tandis qu'à Montréal, on est gavés. Il y a toute une infrastructure autour de la culture qui est tellement fausse! C'est comme un bruit parasite pour moi, un bruit de fond qui attire l'attention sur l'anecdotique et l'accidentel et qui empêche de voir ce qu'il y a de vrai, ce qui va rester. Il faut faire le tri, ce n'est pas toujours évident. Sur la Côte-Nord, j'ai toujours voulu écrire, depuis que j'ai... conscience de moi-même; mais je n'avais aucune idée du *milieu littéraire*. Tout ce dont je me souviens, c'est de Marie-Claire Blais quand elle est passée à l'émission *Appelez-moi Lise*, elle était superbe, cachée dans ses grands cheveux. Pour moi, l'écriture, c'était les sœurs Brontë».

Christine Cormier est une lectrice de type boulimique, elle dit lire n'importe quoi. Il y a quand même des auteurs dont elle se sent proche: elle cite Rimbaud comme l'exemple de rigueur et de pureté (d'autant plus que son personnage est adolescent), elle se sent proche de Marguerite Duras, de Julien Gracq. Quand elle parle des sœurs Brontë, c'est avec enthousiasme... Elle aime beaucoup Anne Hébert: «*Les chambres de bois*, c'était mon livre préféré quand j'étais au secondaire».

Elle éprouve une sorte de reconnaissance pour les écrivains québécois des générations précédentes, pas tant parce qu'en eux elle se reconnaît des racines que parce qu'ils ont tracé des chemins qui peuvent maintenant être prolongés: «Par exemple, Gaston Miron, c'est

une authentique voix québécoise; on peut avoir une forme de reconnaissance pour quelqu'un qui a mis 'batêche de batêche' dans un poème; ces voix québécoises ont été entendues, on leur a donné une forme». Mais, selon elle, l'identité culturelle, qui passe par la langue, est à reconquérir à chaque génération pour chacun des Québécois.

La difficulté de publier un premier roman

Christine Cormier ne manque pas de projets: trois romans sont en chantier, trois atmosphères différentes pour lesquelles elle écrit des pages et des pages soigneusement rangées dans des fichiers. Des romans entrepris bien avant la publication d'*Amor amor*... et pour cause! Christine a commencé à proposer son manuscrit aux éditeurs en 1984. Elle ne s'est jamais laissé décourager par les refus essayés et n'a jamais douté de ses choix: «De toute façon, ça ne m'intéresse pas d'écrire sur autre chose, ça ne m'intéresse pas d'écrire autrement». Plus tard dans la conversation elle ajoutera en riant que «la difficulté de publier est un bon test; si tu passes au travers c'est que tu ne peux pas vivre sans écrire. Tu dois vivre avec... tu es aussi bien d'en prendre ton parti...»

Mais elle tenait à publier ce premier texte avant d'en proposer un autre: «J'avais une espèce d'obsession, l'impression qu'il fallait que je commence par celui-là». Ne traite-t-il pas, précisément, de la difficulté de commencer à écrire? «Oui, c'est juste, je sais que c'est un sujet délicat: parler de l'écriture dans un roman, ça peut paraître tellement prétentieux... puis faux, souvent très faux... mais j'avais tellement envie d'en parler que je n'ai pas vraiment résisté», poursuit-elle en riant.

Des pages, des pages et des pages

Ces propos font surgir une question: Solange lui ressemble-t-elle un peu? «Je ne sais pas, dit-elle en riant, il s'agit d'un personnage et à mon avis on ne peut pas faire une équation entre un personnage et une personne. J'écris mon journal, et si une expérience autobiographique se retrouve dans le livre, c'est que le journal n'aide pas à écrire un roman. Il faut seulement écrire, essayer d'écouter la voix, c'est tout. Des pages et des pages et des pages... et recommencer. Il n'y a pas d'autre recette pour moi. Solange cherche à comprendre avant d'écrire; pour moi, c'est une fausse piste, c'est pour ça qu'elle farfouille. Il faut commencer à écrire et peut-être qu'on finira par comprendre quelque chose.»

«Je décidais d'écrire toute une semaine [...] J'ai commencé par relire mon journal à partir de mon arrivée à Havre Saint-Pierre. Bizarrement, je n'avais pratiquement rien relaté des quelques événements de ces vacances. Gratien, Murielle, rien. Ce qu'ils avaient dit ou fait, rien. J'avais un carnet bourré de 'je n'arrive pas à dire ce que je veux dire', de 'pourquoi?' de 'je ne sais rien'. J'ai passé des journées à lire et relire ce carnet, à me souvenir de tout ce que je n'avais pas écrit. Je n'écrivais pas.» (p. 111.)

Si, avant de se lancer, Christine Cormier n'avait pas vraiment songé aux difficultés de l'édition et à la critique — «J'étais complètement dans la naïveté de l'écriture» —, elle est très heureuse de l'accueil que son livre a reçu (d'autant plus qu'il est publié par une petite maison d'édition); ce qui la console peut-être d'avoir attendu huit ans la parution de son premier roman. En tout cas, elle s'exprime sans amertume et le long délai ne l'a pas empêchée de continuer à écrire: «C'est assez irrésistible pour moi la cogitation, la rêverie», précise-t-elle. Mais elle tenait à être publiée pour que l'expérience soit complète: «Être lu fait partie de l'expérience de l'écriture, du contrat qu'on s'est donné d'écrire».

«Pour moi, tout vient ensemble...»

Le succès d'*Amor amor* facilitera peut-être la publication du prochain roman... veut-elle en parler un peu? «Ce n'est encore qu'une ébauche. Ça se passe en Égypte, après une déception amoureuse, une femme se promène dans Louxor. Je me suis rendu compte qu'il y avait une forme de suite entre *Amor amor* et mon prochain roman: Bert [un ami de Gratien] sera attaché d'ambassade en Égypte et le personnage féminin est assez proche de Solange, elle essaie de comprendre ce qui se passe, porte sur les choses un regard un peu ironique...»

Christine Cormier AMOR AMOR Guernica, 1992, 126 p.; 15 \$

Christine Cormier publie son premier roman, *Amor Amor*. Tout à fait remarquable, un chef-d'œuvre impressionniste à l'imparfait.

L'histoire est pourtant banale: une jeune fille de dix-huit ans, passionnée de littérature, de retour chez elle, à Havre Saint-Pierre, pour la période des vacances, vit une relation trouble avec son frère, plus vieux d'une dizaine d'années, relativement paumé, lui-même fou de livres et apprenti écrivain.

Moins banale est l'écriture, toute à l'imparfait (qui remplace judicieusement le passé simple) pour suggérer la distance que prend la narratrice, qui paraît ainsi évoquer des événements pour son propre bénéfice avant de raconter une histoire. L'image d'une rêveuse d'histoire ou de celle qui précisément rêve un roman; elle comprend d'ailleurs, à la fin, qu'elle parviendra tôt ou tard à écrire — acte éventuellement appelé à se confondre avec celui de l'amour. Le ton égal, conjugué à l'exclusion du lieu, à l'ennui et à la solitude de l'héroïne, confère beaucoup de douceur au quotidien ramené à un réalisme convaincant. Franche beauté de l'écriture, émouvante jusque dans le dialogue et le petit fait.

Amor amor est un de ces livres auxquels la critique est souvent incapable de rendre justice, il faut donc la croire sur parole. Dans le cas présent, impossible d'y perdre. ■

François Ouellet

Des émotions ou des images

Le mot scénario est revenu trois ou quatre fois dans la conversation; que recouvre-t-il? «J'ai deux ou trois idées de scénarios, dit-elle, un peu réticente; je ne peux pas encore vraiment en parler parce que je n'ai pas de projet précis, mais idéalement je les réaliserai. Déambuler dans la ville de Montréal me donne envie de faire des films.» Pour Christine Cormier, le roman et le cinéma sont deux langages absolument différents et elle dit supporter très mal les romans adaptés à l'écran. D'ailleurs, quand ses idées lui viennent, elle sait toujours immédiatement si c'est la trame d'un roman ou la base d'un scénario: une problématique à décrire, une émotion à retenir ou une atmosphère à saisir lui suggèrent un roman; quand il s'agit d'un film, elle voit des images et entend des dialogues.

Derrière une réserve extrême, Christine Cormier, patiente et obstinée, donne l'impression de quelqu'un qui sait très exactement ce qu'elle veut et où elle va. Nul doute qu'elle y arrivera. ■

Propos recueillis par
Hélène Gaudreau

Christine Cormier a publié: *Amor amor*, Guernica, 1992.

Christine Cormier

